

BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

N° 81

---

# La Religion et l'Irréligion

CHEZ LE PEUPLE

PAR

M. GUYAU

---

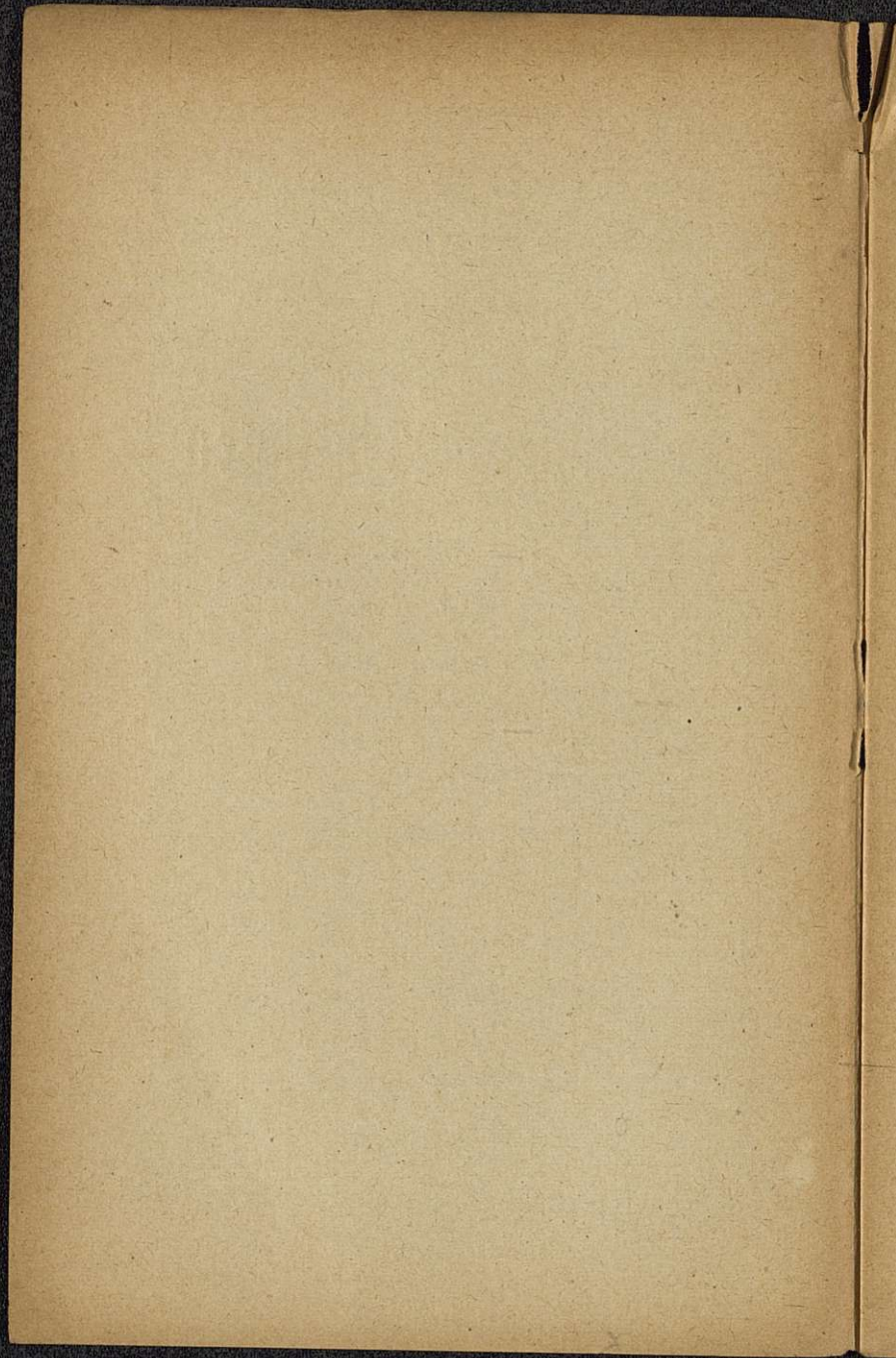
PRIX : 10 CENTIMES

---

SOCIÉTÉ ANONYME DE LIBRAIRIE

34, boulevard du Midi  
BRUXELLES

—  
1905



## La Religion et l'Irréligion chez le Peuple <sup>(1)</sup>

(Suite, voir brochure n° 79.)

### III. — *Le protestantisme est-il une transition nécessaire pour les peuples entre la religion et la libre-pensée ?*

Outre les libres-penseurs proprement dits, il existe dans tout pays une classe d'hommes qui, tout en comprenant les défauts de la religion en honneur autour d'eux, n'ont cependant pas la force d'esprit nécessaire pour s'élever au-dessus de tout dogme révélé, de tout culte extérieur et de tout rite. Alors ils se prennent à envier la religion des peuples voisins. Celle-ci a toujours un avantage, c'est qu'on la voit de loin : à cette distance on ne distingue guère ses défauts, on la dote au contraire par l'imagination de toutes les qualités possibles. Que de choses et de personnes gagnent ainsi à être vues de loin ! Quand on a un idéal en tête, il est bon quelquefois de ne pas l'approcher de trop près pour lui garder tout son culte. En Angleterre plus d'un esprit, s'indignant de la sécheresse de cœur et du fanatisme aveugle des protestants trop orthodoxes, jette un regard d'envie sur l'autre côté du détroit, où semble régner une religion plus amie de l'art, plus esthétique et plus mystique tout ensemble, capable de mieux satisfaire certains penchants humains. Parmi ces esprits assez favorables à un catholicisme bien entendu, nous citerons M. Matthew Arnold, nous rappellerons le nom du cardinal Newman ; on pourrait compter

---

(1) Sous ce titre nous publions, avec l'autorisation de l'éditeur, un chapitre du livre de GUYAU, *L'Irréligion de l'Avenir*, 1 vol., in-8°, de 480-XXVIII pages, fr. 7.50 (Paris, Félix Alcan, éditeur).

de ce nombre la reine d'Angleterre. Chez nous, comme on devait s'y attendre, un effet contraire se produit. Fatigués de l'Eglise catholique et de son intolérance, nous voudrions échapper à sa domination : à côté des inconvénients du catholicisme qui nous sautent aux yeux, ceux du protestantisme nous paraissent peu de chose. Aussi une même idée s'est-elle présentée simultanément à beaucoup d'esprits distingués de notre époque et de notre pays : pourquoi la France resterait-elle catholique, au moins de nom ? pourquoi n'adopterait-elle pas la religion du peuple robuste qui l'a récemment vaincue, de l'Allemagne, la religion de l'Angleterre, des Etats-Unis, de toutes les nations jeunes, fortes et actives ? Pourquoi ne pas recommencer l'œuvre interrompue jadis par la Saint-Barthélemy et l'édit de Nantes ? Même en supposant qu'on ne parvint pas à convertir la masse du peuple français, il suffirait, suivant les partisans du protestantisme, d'entraîner vers la religion nouvelle l'élite de la population pour modifier d'une manière très sensible la marche générale de notre gouvernement, notre esprit national, notre code même. Les lois réglant les rapports de l'Eglise et de l'Etat ne tarderaient pas non plus à être corrigées : on en viendrait à leur faire protéger le développement de la religion protestante comme elles protègent en ce moment de mille façons le catholicisme vieilli. Enfin, le protestantisme finirait par être déclaré la religion nationale de la France, en d'autres termes celle vers laquelle elle doit tendre, celle qui constitue son véritable idéal et son seul avenir possible, celle qui est pour les nations latines l'unique moyen d'échapper à la mort et de se survivre en quelque sorte à elles-mêmes. Ajoutons que, d'après les auteurs de cette hypothèse, la religion protestante mise en présence du catholicisme et

luttant avec lui à armes égales, ne pourrait pas ne pas l'emporter assez vite : le pot de fer aurait bientôt fait de briser le pot de terre. Les partisans du protestantisme invoquent l'histoire : le protestantisme a été vaincu chez nous par la force, non par la persuasion ; sa défaite n'est donc pas nécessairement définitive. Partout où le catholicisme n'a pas eu pour se maintenir la violence, la persécution et le crime, il a toujours succombé ; il n'a eu raison qu'à condition de tuer ses contradicteurs. Aujourd'hui qu'il a perdu ce moyen commode d'avoir raison, il est condamné pourvu qu'on l'attaque. Il renferme d'ailleurs un vice essentiel, irrémédiable : la confession. Par la confession il a su s'attirer l'hostilité ouverte ou secrète de tous les maris et de tous les pères, qui voient le prêtre s'interposer entre eux et leurs femmes, entre eux et leurs enfants. Le confesseur est comme un membre surnuméraire dans toute famille, un membre qui n'a ni les mêmes intérêts ni les mêmes idées et qui, cependant, n'ignore rien de ce que font les autres, peut par mille moyens contrarier leurs projets et, au moment où ils s'y attendent le moins, se mettre en travers de leur chemin. Si on tient compte de cet état de guerre sourde qui existe souvent entre l'homme marié et le prêtre catholique, si on analyse toutes les autres causes de dissolution qui travaillent le catholicisme, si on songe par exemple que le dogme de l'infaillibilité est impossible à admettre sérieusement pour toutes les personnes dont la conscience n'est pas absolument faussée, on conviendra que le projet de « protestantiser » la France, si étrange au premier abord, est cependant digne d'examen.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait séduit beaucoup de personnes et provoqué un certain mouvement intellectuel. Michelet et Quinet eussent voulu que la France se fit protestante au

moins « transitoirement ». En 1843, dans un voyage à Genève, Michelet discuta avec des pasteurs sur les moyens d'accélérer en France les progrès du protestantisme et de créer une église vraiment nationale. Deux hommes dont le nom est connu de tous ceux qui s'occupent de philosophie ou de science sociale, MM. Renouvier et de Laveleye, sont parmi les promoteurs de ce mouvement. Des libres-penseurs convaincus, comme Louis Ménard, y acquiescent, en se réclamant de Turgot et de Quinet ; M. Pillon a également soutenu ce projet. Plusieurs pasteurs protestants y ont consacré toute leur activité, ont fondé des journaux, écrit dans les revues ; des brochures, des ouvrages parfois remarquables ont été composés et répandus. Les protestants ont plus que les catholiques l'esprit de prosélytisme, précisément parce que leur foi est plus personnelle ; ils sentent qu'ils forment dans un bon nombre de provinces un noyau important, qui peut s'accroître et faire la boule de neige. Déjà plusieurs villages de l'Yonne, de la Marne, de l'Aude, etc., ont été convertis ; malgré tous les obstacles apportés par l'autorité civile et religieuse, malgré des vexations et des péripéties de toutes sortes, les néophytes ont fini par appeler un pasteur protestant parmi eux. Ces résultats sont minimes au point de vue matériel ; ils pourraient avoir un jour de l'importance au point de vue moral. On ne se doute jamais combien, dans notre bonne et crédule humanité, il y a des gens prêts à écouter et à croire, d'autres à prêcher et à convertir. Il ne faudrait donc pas s'étonner de voir un jour des pasteurs protestants sortir de dessous de terre et parcourir nos campagnes. Le clergé catholique, maintenant formé presque tout entier d'incapacités, aurait peine à tenir contre un parti nouveau et ardent.

Les adversaires les plus sérieux d'une rénova-

tion protestante ne sont pas, en France, les catholiques ; ce sont les libres-penseurs. C'est au nom de la libre-pensée que nous examinerons la question suivante : — Notre pays doit-il se proposer pour idéal une religion quelconque, fût-elle supérieure à celle qu'il est censé professer actuellement ? Prendre une religion comme but, n'est-ce pas précisément aller à l'encontre du grand mouvement qui entraîne la France depuis la Révolution ?

On a dit que, si la Révolution française a été étouffée sans produire tous les résultats qu'on attendait d'elle, c'est précisément qu'elle a été faite non pas au nom d'une religion libérale, mais contre toute religion. La nation s'est soulevée tout entière contre le catholicisme, mais elle n'avait pas de quoi le remplacer ; c'était un effort dans le vide, après lequel elle devait nécessairement retomber inerte sous la domination de son ennemi. — Adresser un tel reproche à la Révolution, c'est méconnaître précisément ce qui la rend unique dans le monde. Jusqu'à présent la religion avait été la plupart du temps mêlée aux dissensions politiques des hommes. La révolution d'Angleterre, par exemple, était en partie religieuse. Quand par hasard on se soulevait contre un culte établi, c'était en invoquant une autre religion : il fallait un dieu nouveau pour combattre l'ancien ; sans Jésus ou quelque autre divinité inconnue, Jupiter trônerait encore dans l'Olympe. Aussi le résultat de ces révolutions religieuses était-il facile à prévoir : au bout d'un certain nombre d'années l'un des deux cultes adverses finissait par l'emporter, par s'installer partout, et ses prêtres nouveaux reproduisaient à peu de chose près l'intolérance de leurs prédécesseurs. La révolution avait « abouti », c'est-à-dire qu'elle était finie, que tout était rentré dans l'ordre, que tout était revenu à peu près dans le

même état. On avait poursuivi un but bien déterminé et pas trop lointain, on l'avait atteint ; cela formait un petit chapitre de l'histoire universelle, après lequel on pouvait mettre un point et dire : c'est tout. Ce qui, dans la Révolution française, fait précisément le désespoir de l'historien, c'est l'impossibilité où il se trouve de dire : c'est tout, c'est fini. Le grand ébranlement dure encore et se propage aux générations futures. — « La Révolution française, répète-t-on, n'a pas abouti ; » mais c'est peut-être qu'elle n'a pas avorté. Au fond, elle est encore à son début : si on ne peut savoir où nous allons, on peut affirmer hardiment que nous allons quelque part. C'est précisément l'incertitude et le lointain du but qui font la noblesse de certains efforts ; il faut se résigner à ne pas toujours très bien savoir ce qu'on veut quand on veut quelque chose de très grand. Il faut de plus se résigner à être mécontent de tout ce qui vous est donné et qui ne remplit pas l'idéal fuyant que vous poursuivez. N'être jamais satisfait, voilà une chose inconnue à bien des peuples. Il y a eu en Chine, il y a quelques milliers d'années, des révolutions qui ont abouti à des résultats si précis et si incontestables, que depuis trois mille ans c'est toujours la même chose. La Chine serait-elle l'idéal de ceux qui veulent un peuple à jamais satisfait, ayant trouvé son équilibre, son milieu, sa forme et sa coquille ? Certes, l'esprit français est absolument l'opposé de l'esprit chinois. Nous avons jusqu'à l'excès l'horreur de la coutume, de la tradition, de ce qui est établi en dehors de la raison. Raisonner la politique, raisonner le droit, raisonner la religion, voilà précisément quel a été l'esprit de la Révolution française. Ce n'est pas chose facile et c'est même chose chimérique d'introduire partout à la fois la logique et la lumière ; on se trompe souvent, on raisonne



faux, on a des défaillances, on tombe dans les concordats et les empires. Malgré tant d'écart passagers, on peut déjà connaître assez la direction vers laquelle la Révolution tend, pour affirmer que cette direction n'est pas religieuse ; la Révolution française a même été, pour la première fois dans le monde, un mouvement libéral et égalitaire en dehors de toute religion. Vouloir avec Quinet que la Révolution se fit protestante, c'est ne pas la comprendre ; républicaine dans l'ordre politique, la Révolution tendait aussi à affranchir la pensée de toute domination religieuse, de toute croyance dogmatique uniforme et irrationnelle. Elle n'a pas atteint ce but du premier coup, et surtout elle a imité l'intolérance même des catholiques ; c'est sa grande faute, c'est son crime ; nous en souffrons encore. Mais le remède n'est pas dans l'adoption d'une religion nouvelle qui ne serait qu'un retour déguisé au passé.

Examinons cependant la substantielle apologie du protestantisme qu'a présentée M. de Laveleye. Il a montré la supériorité de la religion protestante sur trois points principaux : 1° elle est favorable à l'instruction ; 2° elle est favorable à la liberté politique et religieuse ; 3° elle ne possède pas un clergé vivant dans le célibat, hors de la famille et même hors de la patrie. Reprenons ces divers points. Dans le protestantisme, le besoin de s'instruire, et pour cela de savoir lire, est une nécessité, par cette raison que, comme on l'a remarqué souvent, le culte réformé repose sur un livre, la Bible. Le culte catholique au contraire repose sur les sacrements et sur certaines pratiques, comme la confession et la messe, qui n'exigent point la lecture. Aussi le premier et le dernier mot de Luther a été : « Instruisez les enfants, c'est un commandement de Dieu. » Pour le prêtre catholique, la lecture n'a pas d'avan-

tage certain au point de vue religieux, et elle offre des dangers, car elle est la voie qui peut conduire à l'hérésie. L'organisation de l'instruction populaire date de la Réforme. La conséquence c'est que les Etats protestants sont beaucoup plus avancés sous le rapport de l'instruction populaire que les pays catholiques. Partout où l'instruction est plus répandue, le travail sera dirigé avec plus d'intelligence et la situation économique sera meilleure ; le protestantisme crée donc une supériorité non seulement sous le rapport de l'instruction, mais sous celui du commerce et de l'industrie, de l'ordre et de la propreté.

De même, dans l'ordre civil et politique, les protestants se sont toujours montrés partisans du *self-government*, de la liberté, de l'autonomie locale et de la décentralisation. En même temps que la Réforme se sont répandus en Suisse, en Hollande, en Angleterre et aux Etats-Unis, des principes de liberté qui sont devenus plus tard ceux mêmes de la Révolution française. Les Calvinistes, notamment, ont eu de tout temps un idéal libéral et égalitaire qui les rendit à bon droit suspects à la monarchie française ; ils ne devaient réaliser cet idéal que par delà des mers, dans la Constitution américaine, qui marque en quelque sorte l'épanouissement des idées calvinistes. Dès 1633, un Américain, Roger Williams, réclame la liberté pour tous et particulièrement la liberté religieuse ; il revendique la complète égalité des cultes devant la loi civile, et sur ces principes il fonde la « démocratie » de Rhode Island et la ville de Providence. Les Etats-Unis, avec l'autonomie des provinces et la décentralisation, sont encore aujourd'hui le type de l'Etat protestant. Dans un tel Etat la liberté la plus grande existe, mais, à vrai dire, cette liberté se meut surtout au sein du christianisme : les fondateurs de la Constitution américaine n'avaient

guère prévu le jour où on aurait besoin de sortir des limites de la foi chrétienne la plus large. Aussi serait-ce se faire des Etats-Unis une idée très fautive que de s'y représenter le pouvoir civil comme tout à fait étranger à la religion. La séparation de l'Etat et des églises est loin d'être aussi absolue chez les Américains qu'on se plaît souvent à nous le dire, et sur ce point, M. Goblet d'Alviella corrige très justement les affirmations trop enthousiastes de Guizot et de M. de Laveleye.

Enfin, à la supériorité politique du protestantisme il faut ajouter la supériorité intellectuelle et morale de son clergé. La nécessité de lire et d'interpréter la Bible a provoqué dans les universités de théologie protestante, un travail d'exégèse qui aboutit à la formation d'une science nouvelle, la science des religions. Les pasteurs, plus instruits que nos prêtres catholiques, ont en outre une famille, des enfants, une vie semblable à celle de tous les citoyens ; ils sont nationaux, parce que leur église est une église nationale ; ils n'obéissent pas à un mot d'ordre venu de l'étranger ; de plus ils n'ont pas dans leurs mains le terrible pouvoir que le prêtre catholique droit au confessionnal, pouvoir qui a coûté à la France la révocation de l'Edit de Nantes et tant d'autres mesures déplorables.

Ces divers avantages du protestantisme sont si incontestables que, s'il fallait choisir entre deux religions, on ne saurait hésiter entre la foi protestante et la foi catholique. Mais un tel choix n'est pas nécessaire, et l'on peut briser les cornes du dilemme. La libre-pensée a encore plus besoin de l'instruction et elle est plus propre à la favoriser que le protestantisme, puisqu'elle repose sur l'instruction même ; elle a plus besoin encore de la liberté dans l'ordre pratique, par cela même qu'elle est la complète liberté dans l'or-

dre théorique ; enfin elle supprime le clergé, ou plutôt, pour redonner à un mot du moyen âge le sens large qu'il a eu si longtemps, elle remplace le prêtre par le *clerc*, c'est-à-dire par le savant, le professeur, le lettré, l'homme instruit, à quelque état qu'il appartienne. Le mot le plus juste sur la question du protestantisme en France a été dit par M. de Narbonne, causant avec Napoléon : « Il n'y a pas assez de religion en France pour en faire deux. » Au lieu d'une religion nationale, nous avons en France une sorte d'irréligion nationale : c'est là même ce qui constitue notre originalité au milieu des autres peuples. En France, les deux tiers au moins de la population masculine vivent à peu près en dehors de la religion traditionnelle. A la campagne comme à la ville, l'église renferme un homme pour dix femmes, quelquefois un pour cent, quelquefois pas un. C'est une rareté, dans le plus grand nombre des départements, qu'un homme accomplissant les « devoirs religieux ». L'ouvrier des grandes villes est l'ennemi ouvert de la religion, le paysan est indifférent. Si le paysan garde pour la forme un certain respect du culte, c'est qu'il est forcé de compter avec le curé : il a avec lui des relations fréquentes, il le craint ou l'estime généralement assez pour ne sourire de lui que par derrière. On ne saurait arrêter dans notre pays le mouvement produit par la Révolution ; il suffira à engendrer tôt ou tard l'entière liberté civile, politique et religieuse ; aujourd'hui même, dans le domaine politique, ce n'est pas par le manque de liberté que nous péchons, au contraire. Il est donc bien inutile, pour les Français, d'embrasser le protestantisme sous le prétexte qu'il favorise l'instruction, la diffusion des idées modernes, la liberté civile et politique.

Reste la considération de la moralité publique en France. Mais il est impossible de démontrer

que la moralité des peuples protestants soit supérieure à celle des autres ; peut-être même sur un certain nombre de points, les statistiques tendraient à prouver le contraire, — si on pouvait induire la moralité d'une statistique. L'ivrognerie, par exemple, est un fléau beaucoup moindre chez les peuples catholiques, qui habitent des climats plus tempérés où l'alcool est moins tentant. Les naissances illégitimes sont plus fréquentes en Allemagne qu'en France, peut-être à cause des lois qui règlent le mariage. La moyenne des délits et des crimes n'offre pas, d'un pays à l'autre, des variations très considérables ; ou bien ces variations s'expliquent par des raisons de climat, de race, d'agglomération plus ou moins grande, non de religion. Aujourd'hui, grâce à la facilité croissante des communications, le niveau des vices tend à s'égaliser partout, comme celui des mers. Ils se propagent à la manière des maladies contagieuses ; tous les individus qui offrent un milieu favorable à leur développement sont contaminés tour à tour, à quelque race et à quelque religion qu'ils appartiennent. Les effets de telle religion sur la moralité de tel peuple ne sont certes pas négligeables, mais ils sont tout à fait relatifs au caractère de ce peuple et ne prouvent rien sur la vertu morale absolue de cette religion. Le mahométisme rend les plus grands services aux peuplades barbares en les empêchant de s'enivrer, et tous les voyageurs constatent la supériorité morale des tribus mahométanes sur les tribus converties au christianisme : les premières sont composées de pasteurs et de commerçants relativement honnêtes, les secondes d'ivrognes que l'alcool a transformés en bêtes brutes et en pillards. S'ensuit-il qu'il faille nous convertir au mahométisme, et même que les défenses du Coran, toutes puissantes sur un esprit sauvage,

agiraient avec la même force sur un ivrogne de Londres ou de Paris ? Hélas non. Sans quoi on pourrait essayer de ce moyen : la sobriété est plus importante encore que la continence, son absence aboutit plus vite à la bestialité ; d'ailleurs l'ouvrier, le paysan surtout, sont forcés d'abuser des femmes moins que du petit verre, par cette raison que les premières coûtent plus cher que les seconds ; même parmi les croyants de Mahomet, les pauvres ne peuvent avoir qu'une femme.

En définitive, les religions ne font pas à elles seules les mœurs ; elles peuvent encore moins les refaire ; elles peuvent seulement les maintenir quelque temps, renforcer l'habitude par la foi. La force de la coutume et du fait acquis est si considérable que la religion même ne peut guère la heurter de front. Lorsqu'une religion nouvelle pénètre chez un peuple, elle ne détruit jamais le fonds de croyances qui avait pris racine au cœur de ce peuple ; elle le fortifie plutôt en se le subordonnant. Pour vaincre le paganisme, le christianisme a dû se transformer : il s'est fait latin dans les pays latins, germanique dans les pays germains. Nous voyons le mahométisme de la Perse, de l'Hindoustan, de Java, ne servir que de vêtement et de voile aux vieilles croyances zoroastriennes, brahmiques ou bouddhiques. Les mœurs, les caractères nationaux et les superstitions sont choses plus durables que les dogmes. Dans le caractère des hommes du Nord il y a toujours quelque chose de dur et de tout d'une pièce, qui produit dans les mœurs plus de régularité au moins extérieure, plus de discipline, parfois aussi plus de sauvagerie et de brutalité. Les hommes du Midi sont, au contraire, mobiles, malléables, faciles à toutes les tentations. Affaire de climat, non de religion. Le sapin rigide est un arbre du Nord, tandis que

dans le Midi croissent les grands roseaux. La discipline de l'armée et des administrations prussiennes ne tient point à la religion de l'Etat, mais à la religion du règlement. Dans toute la vie du Nord, il est une certaine raideur qui se traduit dans les moindres choses, jusque dans la démarche, dans l'accent, dans le regard ; la conscience aussi est brusque et âpre, elle commande, il faut obéir ou désobéir ; dans le Midi, elle parlemente. Si l'Italie était protestante, elle n'aurait probablement guère de quakers. Nous croyons donc qu'on prend souvent l'effet pour la cause, quand on attribue à la religion protestante ou catholique une influence prépondérante sur la moralité privée ou publique, par cela même sur la vitalité des peuples. Cette influence a été autrefois énorme, elle tend à diminuer de plus en plus, et c'est la science, aujourd'hui, qui tend à devenir le principal arbitre des destinées d'une nation.

S'il en est ainsi, que faut-il penser des inquiétudes que l'avenir de notre pays inspire à certains esprits ? Ceux pour qui la religion est la condition *sine quâ non* de vie et de supériorité dans la lutte des peuples ne peuvent manquer de considérer la France comme en danger de disparaître ; mais ce criterium de la vitalité nationale est-il admissible ?

Nous nous retrouvons ici en présence de M. Matthew Arnold. Selon lui, les deux peuples qui ont fait le monde moderne tel qu'il est, les Grecs et les Juifs, représentent l'un et l'autre deux idées distinctes, presque opposées, qui se disputent encore l'esprit moderne. Pour la Grèce, cette nation brillante, un peu superficielle malgré sa subtilité d'esprit, l'art, la science étaient le tout de la vie. Pour les Hébreux, la vie se résumait dans un mot : la justice. Et par justice il ne faut pas entendre seulement le respect

strict du droit d'autrui, mais le renoncement à son propre intérêt, à son propre plaisir, l'effacement du moi devant la loi éternelle du sacrifice, personnifiée dans Javeh. La Grèce, la Judée sont mortes ; la Grèce fidèle jusqu'au dernier moment à sa maxime, tout pour l'art et pour la science ; la Judée infidèle à sa maxime, tout pour la justice, et tombant à cause de cette infidélité même. M. Matthew Arnold figure ces deux nations dans un vieux récit biblique. C'était avant la naissance d'Isaac, ce véritable héritier des promesses divines, qui devait être humble, mais élu. Abraham regardait son premier fils Ismaël, jeune, vigoureux, brillant et hardi ; et implorant son Dieu : « O Seigneur, disait-il, permets qu'Ismaël vive devant toi ! » Mais cela ne pouvait être. La Grèce, cet Ismaël parmi les peuples, a péri. Plus tard, la Renaissance se présente pour lui succéder ; elle est pleine d'avenir, on s'écrie de toutes parts en la voyant : le rêve, le sombre cauchemar est passé, plus d'ascétisme religieux, revenons à la nature. La Renaissance prend en horreur le moyen âge tonsuré et encapuchonné, dont l'esprit est le renoncement et la mortification ; pour elle l'idéal est la plénitude de la vie, c'est l'élargissement de soi, c'est la satisfaction libre et joyeuse de tous nos instincts, c'est l'art, c'est la science, c'est le bien vivre ; notre Rabelais la personnifie. Hélas ! la Renaissance devait tomber comme la Grèce était tombée autrefois, et le successeur naturel de la Renaissance, suivant M. Matthew Arnold, c'est Georges Fox, le premier quaker, le contempteur déclaré des arts et des sciences. Enfin, de nos jours, un peuple en Europe a pris la succession de la Grèce ; cette Grèce moderne, chère aux hommes éclairés de toutes les nations, amie de l'art et des sciences, c'est la France. « Que de fois, avec quelle ardeur, n'a-t-on pas adressé en sa faveur cette prière au Dieu du ciel : Laisse



Ismaël vivre devant toi. La France, c'est l'homme sensuel moyen, Paris est sa ville ; qui de nous ne s'y sent attiré ? » Le Français a cette supériorité sur l'homme de la Renaissance qu'il y a dans notre esprit quelque chose de plus pondéré que dans celui des autres peuples ; aussi, quoique la France ait voulu donner la liberté à l'homme et l'affranchir de la règle austère du sacrifice, elle n'a point fait de l'homme quelque chose de monstrueux, et la liberté n'est point devenue folie. Nos idées se sont formulées dans un système d'éducation qui est le développement régulier, complet, mesuré de toutes les facultés humaines. Aussi l'idéal français ne choque pas les autres nations, il les séduit ; pour elles, notre pays s'appelle « la France du tact, de la mesure, du bon sens, de la logique ». Nous développons l'être entier « en toute confiance, sans douter, sans rien violenter. » De cet idéal nous avons tiré notre « fameux évangile des droits de l'homme ». Les droits de l'homme ne font que systématiser les idées grecques et françaises, consacrer la suprématie du moi, s'épanouissant en pleine liberté sur l'abnégation et le sacrifice religieux. En France, dit M. Matthew Arnold, « on prend les désirs de la chair et les pensées courantes pour les droits de l'homme. » Tandis que nous poursuivions notre idéal, les autres peuples, plus étroitement entraînés par les idées hébraïques, continuaient de cultiver la justice faite de renoncement. Par instants, tandis qu'ils menaient leur vie austère et terne, c'était avec envie, avec admiration qu'ils contemplaient l'idéal français, « si positif, si clair, si satisfaisant » ; par moments ils eurent envie d'en essayer au lieu du leur. La France a exercé un attrait sur le monde entier. « Tous, dans la vie, à un instant ou à l'autre, nous éprouvons la soif de l'idéal français,

nous désirons en faire l'essai. » Les Français apparaissent comme « le peuple chargé du beau, du charmant évangile de l'avenir, » et les autres nations s'écrient : puisse Ismaël vivre devant toi ; et Ismaël semble de plus en plus brillant, il grandit, il paraît sûr du succès, il va conquérir le monde. « Mais, à ce moment, toujours surviennent les désastres ; quand il touche au triomphe, arrive la crise, le jugement de la Bible : *voici le jugement du monde.* » Le monde, pour M. Matthew Arnold, a été jugé en 1870 : les Prussiens remplaçaient Javeh. De nouveau Ismaël, et avec lui l'esprit de la Grèce, l'esprit de la Renaissance, l'esprit de la France, la Libre-Pensée et la Libre-Conduite ont été vaincus par Israël, par l'esprit biblique et l'esprit du moyen âge. La civilisation brillante mais superficielle, a été écrasée au choc d'un ascétisme barbare et dur, d'une foi plus ou moins naïve, Javeh est encore aujourd'hui le Dieu des armées ; et malheur au peuple, malheur aux individus qui ne croient pas, avec le peuple juif, que l'abnégation constitue les trois quarts de la vie, que l'art et la science en forment à peine le dernier quart.

Pour apprécier cette philosophie de l'histoire, plaçons-nous au point de vue même où s'est placé M. Arnold, et qui n'est pas sans une nuance de vérité. Assurément la Grèce et la Judée, quoique leurs idées se soient fondues dans le christianisme, sont pour ainsi dire deux nations antithétiques représentant deux conceptions opposées de la vie et du monde. Ces deux nations ont lutté perpétuellement l'une contre l'autre dans une lutte tout intellectuelle, et on peut accepter comme très honorable pour la France le rôle que lui assigne M. Arnold, d'être la Grèce moderne, de représenter la lutte de l'art et de la science contre la foi mystique ou ascétique. La Grèce et la

France ont été vaincues, il est vrai ; mais en conclure la défaite de l'esprit grec et français, la défaite de l'art et de la science par la foi, c'est aller un peu vite. Il y a une guerre engagée, l'issue définitive est encore bien incertaine. S'il fallait établir un calcul des probabilités, toutes les probabilités seraient pour la science : si nous avons été vaincus, ce n'est pas par la foi germanique, mais par la science germanique. En général, il est bien difficile de déclarer une doctrine inférieure parce que le peuple qui la soutenait a été vaincu dans l'histoire. L'histoire est une suite d'événements dont les causes sont si complexes qu'on ne peut jamais affirmer, étant donné un fait historique, connaître absolument toutes les raisons qui l'ont produit. Il y a d'ailleurs chez un peuple divers courants de pensées coulant les uns à côté des autres, quelquefois en sens contraires. La patrie de Rabelais est aussi celle de Calvin. Bien plus, chez d'autres nations, on voit une sorte de doctrine officielle, professée par une série de penseurs marquants, qui semble plus ou moins en opposition avec la doctrine populaire plus inconsciente, dans laquelle se résumait la conduite et la pensée de la grande multitude. Quelle est, par exemple, la vraie doctrine du peuple juif ? Est-ce l'acte de foi passionné des Moïse, des Elie ou des Isaïe ? Est-ce, au contraire, le doute de l'Ecclésiaste déjà annoncé par le livre de Job ? Est-ce l'explosion des instincts sensuels éclatant dans le Cantique des Cantiques ? Il est bien difficile de le décider. On pourrait affirmer sans invraisemblance que le tempérament de la nation juive, prise en masse, est plutôt encore sensuel que mystique ; on pourrait voir dans la doctrine officielle que nous a léguée la Bible une réaction contre ces tendances populaires, réaction d'autant plus violente que les tendances étaient plus enracinées. En somme, les grands jours du

peuple hébreu ont été bien plutôt ceux où, sous le règne de Salomon, florissaient les arts et la vie facile, que ceux où les prophètes pleuraient cette splendeur disparue. De même, quel a été le véritable esprit populaire du moyen âge ? Peut-on le trouver dans les livres mystiques des moines du temps ? D'ailleurs, le moyen âge est-il la grande époque ? Même en supposant avec M. Matthew Arnold que tout âge brillant, comme la Renaissance, tout âge des lettres et de la science renferme en lui-même des germes de mort, est-ce une raison pour vouloir rabaisser des époques qui ont été des moments de vie intense, et ne vaut-il pas mieux pour un peuple avoir vécu, fût-ce quelques années, que d'avoir dormi pendant des siècles ?

Rien n'est éternel. Lorsqu'une nation a brillé pendant un certain nombre d'années ou de siècles, lorsqu'elle a produit de grands artistes ou de grands savants, il vient nécessairement une période où elle s'arrête épuisée. Les religions aussi ont leur naissance, leur floraison, leur mort. Que faut-il accuser ? — Les lois mêmes de la vie, qui ne permettent pas que les plantes fleurissent éternellement et qui font qu'en général, dans tous les règnes de la nature, il n'y a rien de si fragile que ce qui ressemble à une fleur. Mais, si toutes les choses humaines n'ont qu'un temps, faire de l'éclosion de l'intelligence, faire de l'art et de la science le but suprême de la vie, c'est précisément poursuivre ce qu'il y a de moins périssable : l'art, la science, les résultats derniers auxquels aboutit l'intelligence humaine, ne passent pas ; l'homme seul, l'individu disparaît, et nous revenons à l'antique parole : l'art est long, la vie est courte. Quant à la vraie « justice », elle est à coup sûr éternelle, mais, si on entend par là « la loi dure de Jéhovah », le culte de cette loi a toujours correspondu aux époques inférieures de l'his-

toire, et précisément aux époques d'injustice et de barbarie. C'est pour cela que ce culte coïncide avec les temps où les peuples sont le plus solides, le plus difficiles à entamer : leurs mœurs sont farouches, leur vie est au fond tout le contraire de la justice idéale : leur foi se ressent de ces mœurs, elle est violente et sauvage comme elles, elle les porte à l'intolérance, au fanatisme, aux massacres ; mais tous ces éléments d'injustice n'en constituent pas moins, chez le peuple où ils se trouvent réunis, des chances de victoire sur les autres peuples. Plus tard, quand les mœurs se policent, que la foi diminue, que l'art et la science naissent, la nation tout à l'heure si forte s'affaiblit souvent dans la proportion même où elle s'ennoblit : plus un organisme est supérieur, plus il est délicat, plus il est facile à briser. Le renoncement à soi, la soumission des faibles aux forts et des plus forts à un sacerdoce tout-puisant, cette hiérarchie que la Judée, l'Inde, le moyen âge nous ont offerte à un suprême degré, tout cela donnait autrefois à un peuple sur les autres la supériorité du roc sur la plante, du chêne sur la sensitive, du bœuf ou de l'éléphant sur l'homme ; mais est-ce là l'état idéal d'une société, est-ce là un but que nous puissions proposer à nos efforts ? L'art et la science, pour arriver à leur plus haut développement, exigent une dépense considérable de force ; ils usent donc, ils fatiguent le peuple chez lequel ils se produisent. Après ces époques d'effervescence en viennent d'autres où la nation se repose, recueille ses forces ; c'est, pour ainsi dire, les époques de jachère dans la culture intellectuelle. Ces alternatives de repos et de production, de stérilité et de fécondité, se reproduiront dans le cours de l'histoire aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé un moyen de fertiliser l'esprit d'une manière continue, comme on fertilise la terre, et de faire pour

ainsi dire monter indéfiniment la sève dans des fleurs indéfiniment épanouies. Peut-être y arrivera-t-on un jour ; peut-être trouvera-t-on dans l'éducation d'un peuple des procédés analogues à l'assolement, dont les agriculteurs se servent dans la culture des terres. Quoi qu'il en soit, dans l'histoire passée, la grandeur d'un peuple l'a trop souvent épuisé. Il ne s'ensuit pas qu'il faille prendre, pour ainsi dire, l'histoire à rebours et voir dans les périodes de tâtonnement, de barbarie, de despotisme, celles où la « loi de justice » a été le mieux observée et a sauvé les peuples.

Si la grandeur tue, il est beau de mourir par sa grandeur même ; mais, quand il s'agit d'une nation, la mort n'est jamais que partielle. Qui est la plus vivante aujourd'hui, quoi qu'en dise M. Matthew Arnold, de la Grèce ou de la Judée ? Qui sera la plus vivante demain, de la France abaissée aujourd'hui ou des nations qui semblent lui être supérieures ? Si nous étions parfaitement sûrs que la France représentât mieux qu'aucun autre peuple l'« art » véritable et la véritable « science », nous pourrions affirmer en toute certitude qu'elle aura l'avenir, et dire avec confiance : Ismaël vivra. Il est vrai que, selon M. Matthew Arnold, Ismaël ne représente pas seulement le savant, mais le sensuel, « l'homme des désirs de la chair ». En vérité, il est étrange de voir des quakers dans ceux qui ont vaincu la France, et Paris n'est pas plus que Londres ou Berlin la Babylone moderne. Nous pourrions railler un peu à cet endroit les épouvantes mystiques de M. Matthew Arnold. Ce qu'il remarque très justement, c'est que le Français, dans la recherche même du plaisir, met plus de modération, plus de mesure, plus d'art que tout autre peuple ; par là il se rapproche donc, sinon du fond, du moins de la forme de toute morale, qui est, comme l'a montré Aristote, un juste

milieu, un équilibre entre les penchants. Seulement, pour M. Matthew Arnold, sous cette forme morale se cache cette immoralité suprême : chercher la règle de la conduite non en Dieu, mais dans la propre nature humaine, faite de tendances diverses, tantôt élevées et tantôt inférieures. Cette immoralité, à son tour, constitue une sorte de danger social, celui de l'amollissement, de l'affaiblissement d'un peuple. — Ce danger nous paraît illusoire, ou plutôt, si l'on peut ainsi parler, c'est une question qui regarde l'hygiène mieux que la morale : il faut que la science en vienne à tirer d'elle-même une règle de conduite. En réalité, les vrais savants sont encore ceux qui savent le mieux se diriger eux-mêmes dans la vie, et un peuple de savants ne laisserait guère à désirer sous le rapport de la «conduite» ; cela prouve bien qu'il y a dans la science même un élément de direction pour l'avenir. Remarquons qu'il existe scientifiquement une antinomie entre la dépense cérébrale et la violence des appétits physiques. Les défenses imposées par une loi mystique ne font bien souvent qu'aviver les désirs, comme il est facile de le montrer par les exemples tirés du clergé au moyen âge. Il y a quelque chose de bien plus sûr : c'est l'extinction du désir même, c'est une sorte de dédain intellectuel remplaçant la terreur religieuse. La religion mahométane défend le vin à ses adeptes ; mais les subtils distingueront entre le vin et l'alcool, que Mahomet n'a pu formellement défendre, faute de le connaître. Puis, la foi religieuse, comme elle a ses subtilités d'interprétation, a ses défaillances ; au contraire, ne faites aucune défense mystique à un homme, mais élevez-le à un certain degré de développement intellectuel : il ne désirera même pas boire ; la culture l'aura transformé plus parfaitement qu'une religion n'eût pu le faire. En réalité, loin de diminuer

toujours la valeur que les individus accordent au plaisir, les religions l'augmentent dans des proportions considérables, puisque, en face de tel plaisir et comme en balance avec lui, elles placent une éternité de peines. Lorsqu'un dévot cède à une tentation quelconque, il se représente donc la jouissance convoitée comme ayant en quelque sorte une valeur infinie, comme condensant en un instant une éternité de jouissance qui peut faire équilibre à une éternité de souffrance. Il y a dans cette conception, qui domine inconsciemment toute la conduite du croyant, une immoralité fondamentale. La crainte du châtement donne toujours, comme l'ont remarqué bien des fois les psychologues, une sorte de saveur particulière au plaisir ; multipliez le châtement, vous multipliez ce charme âcre du fruit défendu. C'est là une des explications de ce fait que, si un dévot est immoral, il l'est infiniment plus qu'un sceptique : il aura dans l'organisation de la jouissance des raffinements monstrueux, analogues à ceux qu'il prête à son Dieu dans l'organisation du châtement ; d'autre part, sa vertu étant faite en grande partie de crainte, a elle-même pour fond une certaine immoralité. Avec les époques de développement scientifique disparaît cette sorte de prix mystique et diabolique accordé au plaisir. Le savant connaît les causes de la jouissance, elles rentrent pour lui dans l'enchevêtrement général des causes et des effets ; c'est un effet désirable dans une certaine mesure, mais en tant qu'il n'exclut pas tel ou tel autre effet également désirable. Le plaisir des sens prend ainsi son rang légitime dans l'échelle des fins. C'est chez l'homme intelligent et d'esprit large que le désir peut trouver son antagoniste naturel, son seul adversaire tout-puissant : le dédain.

En somme, Ismaël peut fort bien, indépendamment de Jéhovah, se fixer des lois de conduite ;



« la justice est le salut », disait le peuple hébreu ; mais la science est aussi le salut, et c'est aussi la justice, une justice souvent plus juste et plus sûre que l'autre. Si Ismaël s'égaré parfois dans le désert, perd sa route et tombe, il sait aussi se relever, il sait trouver dans son propre cœur assez de force pour se passer du Jéhovah qui l'a laissé seul dans l'espace infini, sans même envoyer à son secours l'ange dont parle la Bible. Si la France, comme le dit M. Arnold, a eu le mérite de formuler l'évangile nouveau d'Ismaël, cet évangile profondément humain survivra sans doute à l'autre, car il n'y a souvent rien de plus provisoire, de plus passager, de plus fragile que ce que les hommes ont décoré du nom de divin. Pour trouver l'éternel, le plus sûr est encore de s'en tenir à ce que l'humanité a de meilleur et de plus universel. Mais l'évangile des droits de l'homme, objecte M. Arnold, n'est que l'idéal de l'homme sensuel moyen. — Nous nous demandons ce que vient faire ici le mot sensuel, et ce qu'il y a de sensuel à ne pas vouloir sacrifier autrui, ni être sacrifié par autrui. Comme si le droit était une affaire de sensualité ! M. Arnold oublie que le droit même implique toujours, dans une certaine mesure, « le sacrifice ». Seulement, ce n'est pas le sacrifice disproportionné de tous pour un ou pour quelques-uns. — sacrifice stérile, dépense vaine de force ; c'est le sacrifice partiel de tous pour tous, c'est le renoncement, dans notre propre action, à tout ce qui pourrait entraver l'action d'autrui ; et alors, au lieu d'être une dépense vaine de force, c'est une multiplication des forces sociales. Le peuple dans la conduite duquel serait vraiment réalisé l'évangile des droits de l'homme ne serait pas seulement le plus brillant de tous les peuples, le plus enviable, le plus heureux, mais aussi le plus juste, d'une justice non seulement nationale et passagère, mais pour ainsi

dire universelle et indestructible. Sa force ne pourrait se briser, même dans la main de Jéhovah, car il porterait en lui, avec le cœur même de l'humanité, la vraie force divine. La révolution française n'a pas eu ce caractère purement sensualiste et terre à terre que lui attribue M. Matthew Arnold. Elle a été une revendication, non des sens, mais de la raison. La déclaration des droits est une suite de formules *a priori*, constituant une sorte de métaphysique ou de religion du droit, fondée sur la révélation de la conscience personnelle. On comprend sans doute que des esprits positifs et empiriques, comme Bentham, Stuart Mill et Taine, blâment cette utopie religieuse d'un nouveau genre; mais un esprit qui se pique d'être religieux ne doit pas la repousser, il doit même l'admirer. C'est ce que fait Parker, un chrétien non moins libéral que M. Matthew Arnold. Théodore Parker a écrit au sujet de la Révolution française : « Les Français ont été plus transcendantalistes que les Américains. A l'idée intellectuelle de liberté et à l'idée morale d'égalité, ils ont ajouté l'idée religieuse de fraternité, et ainsi ils donnent à la politique, comme à la législation, une base divine aussi incontestable que des vérités mathématiques. Ils déclarent que les droits et les devoirs précèdent et dominent toutes les lois humaines. L'Amérique dit : la Constitution des Etats-Unis est au-dessus du président; la Cour suprême, au-dessus du Congrès. La France dit : la Constitution de l'Univers est au-dessus de la Constitution de la France. Voilà ce qu'ont déclaré quarante millions d'hommes. C'est la plus grande chose qu'une nation ait jamais proclamée dans l'histoire. »

Ce qu'on a raison de nous reprocher, ce n'est pas notre amour de l'art et de la science, mais notre amour de l'art trop facile et de la science trop superficielle. On a raison aussi de nous re-

procher notre légèreté trop athénienne, notre manque de persévérance et enfin de sérieux. Certes, il ne faut pas faire comme ces Slaves superstitieux qui attribuent au diable les éclats involontaires du rire et qui, après avoir ri, crachent avec indignation, pour chasser le doux esprit de gaieté qu'ils prennent pour l'esprit mauvais. La gaieté française, si elle est une de nos faiblesses, est aussi un des principes de notre force nationale ; mais entendons-nous bien sur le sens des mots. La vraie et belle gaieté n'est autre chose que la fierté du cœur unie à la vivacité de l'esprit. Le cœur se sent assez fort, assez allègre pour ne point prendre les événements par leur côté misérable et douloureux. Toute chose a deux anses, disait la sagesse grecque ; pour qui la saisit par l'une de ces anses, elle est toujours légère et facile à soulever : c'est par celle-là, nous autres Français, que nous aimons souvent à prendre le sort, à soulever la fortune. Cette gaieté-là n'est qu'une des formes de l'espérance : les pensées qui « viennent du cœur », les grandes pensées sont souvent les plus souriantes. Ce qu'on appelle l'*à-propos*, ce trait rapide où se plaît le caractère français, est lui-même une preuve de liberté d'esprit, une affirmation du peu d'importance qu'ont au fond les choses qui paraissent au premier moment les plus énormes, une marque de bonne volonté à l'égard du sort : c'est le *non dolet* antique, moins théâtral. Un officier français, dans une guerre d'embuscades (à la Nouvelle-Calédonie, je crois), se sent tout à coup frappé d'une balle en pleine poitrine : « Bien visé pour un sauvage », dit-il en tombant. C'est là l'héroïsme français, ne s'exaltant pas au point de perdre le sentiment du réel, la juste appréciation des choses et des coups. Mais il y a une gaieté qu'on ne saurait trop blâmer et combattre dans l'éducation nationale, une gaieté sans subtilité et sans élévation de

cœur, qui d'ailleurs est à la portée de tous les peuples aussi bien que du Français, — un gros rire qui éclate à la première balourdise, répercuté par les murs d'auberges ou de cafés chantants. Cette gaieté-là, c'est celle des paysans endimanchés, excités par la première pointe de vin, c'est celle des commis voyageurs trop gras discourant à la table d'hôte. Le Gaulois a trop de faible pour la « gaudriole », c'est incontestable. Je connais un jeune médecin d'avenir forcé de quitter Paris, où il se fût fait une place comme chirurgien des hôpitaux, contraint à émigrer au loin, à ne plus rien faire : dans un jour d'expansion, il me confia que ce qu'il regrettait le plus du temps jadis, c'étaient les bonnes soirées du Palais-Royal. Supposez des milliers de jeunes gens distingués soumis à cette éducation par la farce gauloise, il est impossible que quelque chose ne s'é mouisse pas en eux. Le Palais-Royal, le vaudeville, les cafés-concerts, ce sont les cabarets de l'art, où le goût se perd comme s'é mouisse le palais des buveurs d'eau-de-vie de bois dans l'assommoir. Il est bien difficile d'être un homme vraiment remarquable lorsqu'on possède un goût développé pour la grosse plaisanterie des petits théâtres. Cela est inconciliable. Il est donc triste de penser que le meilleur de la jeunesse française passe par là, vit plusieurs années dans ce milieu, s'y déforme le goût aussi sûrement qu'elle s'y fausse l'oreille. Tout ce qui est antiesthétique dans le rire est dégradant. Il faut que les plaisanteries dont on rit soient spirituelles pour élargir véritablement le cœur par une saine gaieté ; il faut que le rire même embellisse le visage qu'il anime. *Nihil inepto risu ineptius est* : c'est que, dans ce cas, le rire est comme la fanfare même de la sottise. Le sage, dit l'Écriture, rit plutôt d'un rire intérieur. Le rire doit éclairer et non défigurer le visage, parce qu'il éclaire jusqu'à

l'âme même et que cette âme doit apparaître comme belle ; il doit ressembler à un éclat de franchise, à une illumination de sincérité. La beauté du rire tient en effet beaucoup à la sincérité de la joie, qui nous rend pour un moment transparents les uns aux autres. La pensée et le cœur humains, avec le monde entier qu'ils contiennent, peuvent se refléter dans un sourire comme dans une larme.

L'esprit parisien, qui semble à quelques-uns l'idéal même de l'esprit français, n'est à certains égards qu'un résumé de ses défauts : chez les ouvriers, c'est la gouaillerie, qu'ils nomment la « blague » ; chez les mondains et les mondaines, un vernis superficiel, une impuissance de fixer l'esprit sur une suite logique d'idées. Dans les salons, la frivolité est érigée à la hauteur d'une convenance. Une mouche bourdonnait sur ma vitre, et m'amusa un instant. Ses ailes transparentes décrivaient des cercles sur la vitre lumineuse, qu'elles ne pouvaient franchir. Ce mouvement gracieux et vain me rappelait la conversation d'une Parisienne que je venais d'entendre au salon, et qui, pendant une heure, avait tourné dans des cercles à peine plus grands, effleurant toutes les surfaces sans pénétrer rien. C'était en raccourci toute la frivolité parisienne que cette mouche miroitante et étourdie, ignorante de l'air libre, jouant avec quelques rayons perdus de la grande lumière des cieux sans jamais pouvoir monter vers elle.

Faut-il donc être sérieux jusqu'à l'ennui ? Non, sans doute, cela n'est pas nécessaire, ni dans notre tempérament. Reconnaissons-le pourtant, *savoir s'ennuyer* est une grande force chez certains peuples ; c'est le secret du travail lent, patient et méticuleux, qui ne laisse dans l'ombre aucun détail, qui donne à toutes les constructions de l'esprit les fondements obscurs les plus solides ; c'est

le secret de la supériorité des hommes du nord sur ceux du midi. Dans le midi, pour ne pas s'ennuyer, on se disperse, on se prodigue, on ne va jamais dans les choses plus loin que là où finit la claire lumière, on ignore les tâtonnements dans l'obscur. Les besognes poursuivies avec obstination sans la certitude d'un succès proche, les travaux de cabinet infatigables, la lecture comprise comme une exhaustion complète de toute la substance des livres lus, tout cela est ignoré des esprits faciles qui d'un coup d'œil voient les ensembles, mais laissent échapper des détails essentiels. Certains peuples ne font que parcourir ; ils parcourent les livres, ils parcourent le monde, ils feuilletent la vie. Ce n'est point là ni l'art vrai ni la vraie science. « Soyons intérieurs », dit l'Imitation. C'est là l'idéal que doit poursuivre particulièrement le Français, trop porté à se gaspiller lui-même dans les mille riens du dehors. Mais la véritable « intériorité » n'est pas nécessairement la méditation stérile d'un dogme. Soyez intérieur, cela doit signifier : soyez sérieux, soyez personnel, original, indépendant et libre ; sentez en vous-même une puissance propre de pensée, et prenez plaisir à la développer, prenez plaisir à être entièrement vous-même. Il faut fleurir en dedans comme certaines plantes, enfermer en soi son pollen, son parfum, sa beauté ; mais aussi il faut répandre ses fruits au dehors. La qualité d'expansion qui rend le Français si communicatif est une de ses puissances ; elle n'est une faiblesse que quand il n'a rien de sérieux à répandre et à communiquer.

Nos défauts sont guérissables, et leur remède n'est pas dans une sorte d'ascétisme religieux, il est dans une plus profonde et plus complète intelligence de ces grands objets d'amour qui ont toujours séduit l'esprit français : science, art, droit, liberté et fraternité universelle. Il y a une

légende japonaise selon laquelle une jeune fille, s'étant procuré des graines de fleurs, fut étonnée de trouver ces graines noires et hérissées ; elle en offrit à ses compagnes, qui n'en voulurent pas ; alors elle les sema, un peu inquiète. Et bientôt de chaque graine piquante une fleur sortit, superbe ; et toutes les voisines voyant ces fleurs, vinrent redemander les semences qu'elles avaient d'abord méprisées. Les vérités sérieuses de l'ordre scientifique et philosophique sont ces graines quelque peu hérissées, dédaignées d'abord, mais que les peuples finiront un jour par se passer de main en main.

---

PUBLICATIONS  
DE LA  
BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

---

Publications parues en 1905

44. *Deuxième lettre à Eugénie.*
45. *Extraits de l'Évangile de Bouddha, deuxième brochure.*
46. *Troisième lettre à Eugénie.*
47. *L'hérésie politique utilisée par l'Église.*
48. *L'Idée de Dieu dans les œuvres de Darwin.*
49. *Quatrième lettre à Eugénie ; Homélie.*
50. *Cinquième lettre à Eugénie.*
51. *Profession de foi des Théistes.*
52. *Sixième lettre à Eugénie ; Dialogues de Voltaire.*
53. *Variation sur un grand Miracle Biblique.*
54. *Septième lettre à Eugénie.*
55. *Les Méfaits de l'esprit théologique.*
56. *Huitième lettre à Eugénie.*
57. *Souvenir d'Assise.*
58. *Neuvième lettre à Eugénie.*
59. *La Sexualité chez les divinités.*
60. *Le Dogme et la Sociologie.*
61. *Le Congrès de la Libre-Pensée, à Rome.*
62. *Dixième lettre à Eugénie.*
63. *Lettre ouverte à M. Halleux sur la divinité du Christ.*
64. *Onzième lettre à Eugénie.*
65. *Dialogue du philosophe et de la maréchale.*
66. *Douzième lettre à Eugénie.*
67. *La mort du chevalier de la Barre.*
68. *L'Inquisition en Bohême.*
69. *La Papauté et le Droit international.*
70. *Jean Huss.*
71. *Extraits de l'origine de l'humanité sur un monde.*
72. *Le Procès de Jean Huss.*
73. *L'Église romaine et la Constitution belge.*
74. *L'Exécution de Jean Huss.*
75. *De l'avenir des Peuples catholiques.*
76. *L'Exécution de Jérôme de Prague. Les Hussites.*
77. *De l'avenir des Peuples catholiques.*
78. *La Guerre des Hussites.*
79. *L'Irréligion chez le Peuple.*
80. *La Guerre des Hussites.*